

LA GUERRE DE TROIE

A-T-ELLE EU LIEU?

La recherche de Troie la mythique, chantée par Homère, théâtre des exploits de l'irréductible Hector et de l'invincible Achille, citée déifiée pour l'amour interdit de Pâris pour Hélène, détruite pour un cheval, a fasciné et accaparé les archéologues tout autant que César et Alexandre. Mais existe-t-elle vraiment ? Et la fameuse guerre avec les Grecs, a-t-elle seulement eu lieu ?

Par **Éric Tréguier**

Lorsque **Heinrich Schliemann** donne le premier coup de pioche dans la colline d'Hisarlik, sur la côte nord-ouest anatolienne, son chantier domine une vaste plaine bucolique traversée du ruisseau Dumrek Su, courant jusqu'à la mer. Nous sommes en avril 1870, et, en Europe, Napoléon III va bientôt déclarer la guerre à la Prusse. Schliemann, lui, est à des années lumières de ces querelles. Son obsession : localiser la célèbre et légendaire ville de Troie. Bien d'autres avant lui, bien plus illustres, ont tenté d'identifier le site.

On qualifie sa quête de « folle ». Pour beaucoup, Troie n'est que le fruit de l'imagination d'un poète. Et quand bien même, comment un simple marchand enrichi pourrait-il résoudre un mystère ayant résisté à tant de générations de grands hommes ? Alexandre le Grand, qui ne quittait pas son exemplaire de l'*Iliade* pendant ses campagnes, l'avait déjà cherchée, tout comme César et combien d'autres, depuis l'empereur **Julien** jusqu'au poète **Byron** en passant par un nombre incalculable de savants... En vain.

Calvert en est convaincu : Hisarlik, c'est Troie

Il est même des « fous » assez entichés des lieux pour s'y installer, comme l'Anglais Frank Calvert (1828-1908) qui, compas dans une main et *Iliade* dans l'autre, conclut déjà dans

les années 1860 que Troie ne peut être que la colline d'Hisarlik. Il ne convainc guère : pour les savants, le site d'Hisarlik est trop exigu (l'équivalent de six terrains de football) pour l'imaginer abriter la grande capitale des Troyens. Et puis, l'éloignement de la mer (plus d'un kilomètre) est incompatible avec le récit d'Homère, qui fait camper les Grecs sur la plage, à proximité immédiate de la ville. Calvert, obstiné, entame des explorations encourageantes mais doit vite les abandonner, faute de moyens. Tout au moins persuade-t-il Schliemann, et c'est sur son terrain que l'Allemand entreprend à ses frais une première campagne de fouilles en 1870. Son plan est simple, peu académique, et

Schliemann met au jour 6 villes successives ; et il y en a au moins 3 autres.

même discutable : mobiliser plus d'une centaine d'ouvriers, ouvrir une tranchée sur le flanc de la colline et voir si le sous-sol est aussi riche que l'affirme Calvert. Il ne sait pas que ce coup de pioche inaugural va déclencher un conflit titanique à mesure que, négligeant les couches supérieures au grand dam des archéologues, il met successivement au jour non pas une, non pas deux, mais... **six villes** successives (auxquelles s'ajouteront ultérieurement trois et même quatre autres). Pour Schliemann, aucun doute : il a trouvé l'antique Ilioupolis, l'autre nom de la Troie d'Homère. Mais comment persuader le monde académique ? Fort opportunément, il exhume, lors de sa troisième campagne, un ensemble de bijoux d'or et d'argent, de colliers et de diadèmes absolument stupéfiants, baptisés aussitôt

Le légendaire cheval de Troie, mythe antique parmi les plus célèbres grâce à l'*Énéide* de Virgile et abondamment discuté depuis. Selon l'interprétation classique, le cheval, conçu par Ulysse et laissé par les Grecs sur la plage, aurait été introduit dans la ville avec, cachés dans ses flancs, des guerriers surgissant la nuit tombée pour ouvrir les portes de la ville (*Troie*, Wolfgang Petersen, 2004).





TROIE DANS L'ÉCHIQUIER MÉDITERRANÉEN DU XIII^E SIÈCLE AV. J.-C.

À l'époque supposée du siège de Troie, plusieurs grandes puissances rivalisent en Méditerranée orientale : l'Égypte des pharaons d'abord, sur la rive sud ; le puissant royaume des Hittites à l'est, depuis sa capitale anatolienne d'Hattusa ; un mystérieux royaume d'Ahiyawa enfin, situé « au-delà des îles de la mer Egée », et que l'on assimile aujourd'hui à la civilisation mycénienne. C'est sans doute de la rivalité entre ces puissances que vient le conflit qui frappe la cité de Troie/Wilusa, stratégiquement située sur le détroit des Dardanelles.

→ L'Iliade et l'Odyssée, fractions d'un « Cycle troyen » perdu

L'enlèvement d'Hélène, le cheval de Troie, le sac de la ville et le retour des Grecs au pays (à part Ulysse) : vous ne trouverez rien de tout cela ni dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée. Ces événements, il faut aller les chercher dans ce qu'on appelle le Cycle troyen, constitué d'une douzaine d'autres récits, comme les Chants cypriens, l'Éthiopide, la Petite Iliade, les Retours, la Prise de Troie et la Télégonie, hélas tous perdus mais connus par des résumés ultérieurs. Autre surprise : l'Iliade ne couvre que 50 journées du conflit. Pour une guerre de dix ans, c'est peu ! ■

le « **trésor de Priam** ». Il photographie sa femme, la jeune Grecque Sophia Engastromenou (elle a 17 ans, il en a 48), portant fièrement ces bijoux somptueux : le cliché fait le tour du monde et assure à Schliemann la renommée (et les moyens) dont il rêve. Et qu'importe si l'on pense aujourd'hui que ces bijoux n'ont sans doute pas été trouvés sur place : Hissarlik, pour beaucoup de savants, devient Troie à cet instant ; le poème prend corps et la ville sort de la brume du mythe. Mais en exhumant Troie, Schliemann pose un autre problème : la célèbre guerre qui porte son nom a-t-elle bien eu lieu ? Quel était son enjeu et ses protagonistes ? Et qu'en sait-on exactement aujourd'hui ?

Autant annoncer tout de suite la couleur : en 150 ans, le « cold case » de Troie, l'enquête non résolue, n'est pas clos. L'affaire a toutefois

formidablement progressé. De fins limiers ont remonté les pistes, de nouveaux témoins sont apparus, des éléments inconnus ont été versés au dossier. Deux découvertes majeures, en particulier, pourtant bien loin d'Hissarlik sont venues bouleverser notre vision de cette guerre mythique. La première est celle des Mycéniens.

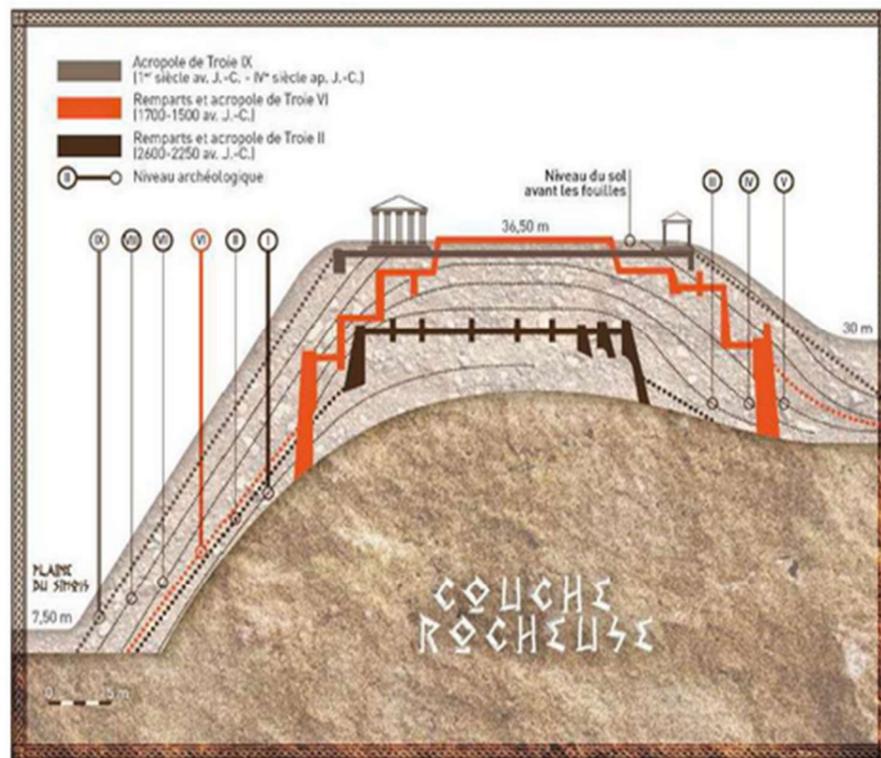
La découverte des Mycéniens puis des Hittites fait progresser l'enquête.

On la doit, encore, à Schliemann, décidément efficace malgré ses méthodes controversées. Car après Troie, l'archéologue allemand part pour Mycènes, où, contre toute attente, en 1876, il met à jour non seulement une ville mais aussi toute une civilisation dont on ne sait alors pratiquement rien. Ses travaux sont confirmés, dans les années 1930, par l'archéologue Carl Blegen qui exhume à Pylos, la capitale du légendaire roi Nestor, l'un des protagonistes de l'Iliade, des milliers de

tablettes en terre crue. Elles révèlent l'existence d'une civilisation contemporaine de Mycènes, et qui s'est écroulée, assez inexplicablement, vers 1200 avant l'ère commune (AEC). Les tablettes trouvées dans ces villes qu'on appelle désormais « mycéniennes » commencent à livrer peu à peu d'innombrables informations, la plupart de simples inventaires de biens. On est loin de les avoir toutes décryptées aujourd'hui. La deuxième découverte, encore plus fondamentale, est celle des Hittites. On la doit, encore une fois, à des archéologues allemands. En 1906, ceux-ci mettent au jour une société totalement inconnue, qui s'était épanouie de 1700 à 1200 avant notre ère. On en avait bien trouvé quelques traces dans les papyrus égyptiens et dans la Bible, mais sans suites scientifiques jusqu'à la découverte d'Hattusa au début du xx^e siècle. Là, au beau milieu du très aride plateau anatolien, reposait depuis des siècles l'ancienne capitale d'un royaume oublié. Or les « gens du pays de Hatti », comme ils s'appelaient eux-mêmes, étaient de grands bavards. Des ruines, les archéologues exhument des milliers de tablettes de terre cuite, écrites en hittite, en hourrite, en akkadien ou en louvite, les langues de cette civilisation. Elles sont déchiffrées en deux vagues : d'abord dans les années 1930, puis vers 1970-1980.

Une grande puissance régionale

Ces textes permettent une avancée formidable de notre « cold case » car ils dessinent le profil d'une grande puissance régionale, capable à la fois d'écraser les redoutables Babyloviens et de rivaliser avec l'autre géant du moment, l'Égypte des pharaons (voir la bataille de Qadesh dans G&H n° 5, p. 60). Or les Hittites sont directement connectés à Troie. En effet, leur royaume contrôle alors plusieurs cités-États « indépendantes » du détroit des Dardanelles, dont une intéresse particulièrement les chercheurs : **Wilusa**, citée située à l'entrée du détroit, à laquelle font allusion plusieurs textes hittites. Ces derniers mentionnent aussi ses problèmes avec un autre royaume, celui d'Ahiyawa. Un royaume d'au-delà des îles de la mer Egée, particulièrement menaçant pour les Hittites, et qui est aujourd'hui assimilé aux Mycéniens. Pour Eric H. Cline, historien, archéologue et anthropologue américain (voir bibliographie p. 77), « si Ahiyawa correspond bien aux



Mycéniens, ce qu'acceptent aujourd'hui la plupart des chercheurs, nous avons la preuve écrite que ceux-ci étaient bien impliqués dans les affaires de la cité-État de Wilusa, entre le xv^e et le xii^e siècle AEC. Mais quel rapport entre cette Wilusa et notre Troie ? De plus en plus de chercheurs considèrent tout simplement qu'il s'agit de la même cité. Plusieurs indices vont dans ce sens. Le premier est qu'Homère utilisait

NEUF TROIE

Les fouilles successives de la colline d'Hissarlik ont permis d'exhumer au fil du temps au moins neuf couches géologiques correspondant à neuf cités successives, dont une incendiée à l'époque où l'on situe généralement le siège homérique. Elles ont également permis de découvrir que le site lui-même n'abritait que l'acropole, la citadelle haute, dominant une immense cité fortifiée étendue dans la plaine jusqu'à la mer et concordant très bien avec le récit d'Homère.

Wilios ou Wilusa (ou AEC) est une forme de datation se voulant culturellement neutre et encore peu usitée en France, venant de l'anglais *before common era* (BCE). Elle désigne les années antérieures à l'ère chrétienne mais sans référence à Jésus Christ (av. J.-C.). En pratique, la comptabilité des années est identique.

Après sa découverte du **trésor de Priam**, Schliemann l'envoie au Museum de Berlin. Mais pendant la guerre, il est mis à l'abri et disparaît pendant 50 ans. On le pensait détruit, jusqu'à ce qu'en 1990, les Russes avouent l'avoir emporté à Moscou, comme « réparation de guerre ». On peut le voir exposé aujourd'hui au musée Pouchkine.

Le site d'Hissarlik présente neuf niveaux archéologiques numérotés I à IX, affinés de plusieurs subdivisions supplémentaires. Troie I, la plus ancienne, remonte au début du 3^e millénaire avant notre ère et Troie IX, la plus récente, concerne une ville hellénistique occupée jusqu'au 4^e siècle de notre ère. La période supposée du siège de Troie correspond à la strate VII (13^e - 11^e siècle AEC).

souvent pour Troie le nom d'**Wilios** qu'il devait prononcer « **Wilios** ». Un autre est la traduction d'un traité d'alliance, signé vers 1280 avant notre ère, entre le roi hittite Muwatalli et le dirigeant de Wilusa, laquelle est sujette à des attaques répétées. Or, les archéologues, bons connaisseurs du Cycle troyen (voir encadré p. 74), ont été étonnés par le nom de ce dirigeant : Alaksandu. Surprise, Paris, le ravisseur d'Hélène, était dans le Cycle troyen d'origine connu aussi sous un autre nom : Alexandros. C'est une « scholie », soit une note rajoutée sur l'une des plus anciennes éditions de l'*Iliade* (voir encadré p. 77), qui nous explique que des copistes ont éliminé le nom d'Alexandros, sans doute pour simplifier le récit ou pour éviter les confusions... « C'est quand même incroyable, s'émerveille David Bouvier, professeur à l'Institut d'archéologie et des sciences de l'Antiquité de l'université de Lausanne, auteur du *Sceptre et la lyre* (Jérôme Millon, 2002, de retrouver dans les archives hittites les preuves d'un conflit entre Grecs et Troyens au 13^e siècle av. J.-C., avec un roi de Troie qui s'appelle Alexandre ! »

Des présomptions, mais pas encore de preuve

Les éléments s'accumulent et se connectent : une cité à l'entrée des Dardanelles qui s'appelle Wilusa chez les Hittites et (W)ilios chez les Grecs ; un possible lien entre un roi Alaksandu mentionné par les Hittites et le Paris d'Homère ; un autre entre les Ahhiyawa et les Mycéniens. Ce qui s'appelle un faisceau de présomptions, mais pas encore de preuve. Pour en chercher, il faut revenir à l'archéologie et au point de

depart : la colline d'Hissarlik. Car après Schliemann et Blegen, d'autres équipes de scientifiques continuent d'explorer les strates de débris accumulées pendant les trois millénaires d'occupation quasi ininterrompue du site. Et leurs découvertes sont incroyables. Schliemann avait admis, après avoir exhumé les ruines de Mycènes et comparé les poteries qu'il y avait trouvées et celles d'Hissarlik, que seules les villes des niveaux archéologiques VI et VII, détruites violemment, pouvaient correspondre à l'époque présumée de la guerre de Troie, soit la fin de l'âge du bronze. Les fouilles de Carl Blegen, dans les années 1930, tranchent ce débat. Elles établissent que Troie VI a été détruite vers 1300 AEC par un tremblement de terre et ne peut donc être celle que l'on cherche. Reste donc Troie VII. Blegen y trouve des traces d'incendie, des squelettes et des pointes de flèches d'origine

grecque. Entre alors en scène le docteur Manfred Korfmann. Ce professeur de l'université de Tübingen, en Allemagne, arrive à Hissarlik en 1988 pour une nouvelle campagne de fouilles. Il confirme les découvertes de Blegen et identifie de nouvelles preuves. Dans un documentaire diffusé sur la BBC en 2004, il raconte : « Nous avons la preuve d'une catastrophe par le feu. Nous avons des squelettes, celui d'une fille, par exemple, de 16 ou 17 ans. La moitié du corps était enterrée, et ses pieds ont été brûlés par le feu. C'est inhabituel, cet enterrement à la va-vite, dans un espace public, à l'intérieur de la cité. Et puis nous avons trouvé des piles de balles de fronde... Il s'agissait d'une cité assiégée. Elle était défendue et, à l'évidence, ses



L'*Iliade* proprement dite ne couvre que 50 jours de cette guerre, et met en avant l'affrontement de nombreux héros archétypaux diversement soutenus par les dieux, tel le (presque) invincible Achille, roi des Myrmidons, cherchant à venger la mort de Patrocle tué par le Troyen Hector.

défenseurs ont été vaincus... » En 2005, d'autres découvertes confirment la violence de l'assaut et des analyses au carbone 14 datent le siège et l'incendie aux alentours de -1225. Mais Korfmann apporte surtout une réponse définitive à ceux qui voyaient le site d'Hissarlik trop exigu et trop éloigné de la mer pour être la Troie homérique. En s'apercevant que la porte principale n'a qu'une fonction purement ornementale, il découvre que les murs trouvés par Schliemann ne sont pas ceux de la ville elle-même, mais seulement de sa citadelle établie comme il se doit sur une hauteur. L'archéologue

élargit alors ses fouilles en utilisant de nouvelles techniques, comme la résonance magnétique. Ce qu'il découvre est saisissant : Troie s'étend dans la plaine et dispose de murs « cyclopiens » délimitant une enceinte quinze fois plus vaste que la colline. De ce fait, reconnaît le professeur Rüstem Aslan, l'actuel chef des fouilles, « la cité hors de la citadelle couvre une surface de 40 000 m². Ce qui fait que seuls 10% de Troie ont été jusqu'alors explorés. » Mieux : en analysant les sédiments autour de l'enceinte de la « ville basse », Korfmann montre que la mer était, à l'époque, toute proche des remparts.

Suffisamment pour que des vaisseaux soient tirés au sec dans son voisinage immédiat.

À qui profite le crime ?

Restent à trouver le mobile et l'auteur du « crime ». Pour le premier, les enquêteurs ont leur petite idée. Ce n'est bien sûr pas cette pauvre Hélène, enlevée par le beau Paris-Alexandros, mais... l'argent : Hissarlik/Troie est sans conteste un site stratégique contrôlant les flux commerciaux entre la Méditerranée et la mer Noire. « Avec le recul, explique Stéphane Foucart (voir bibliographie), Troie peut apparaître comme le symbole de l'avancée et de la présence grecque en Anatolie, une sorte de ville frontière convoitée en raison de sa nature même, celle d'une cité située à la jonction de deux mondes. » Wilusa, (W)ilios ou Troie, quel qu'il ait été son nom, a été sans conteste une grande cité, riche

et protégée par de puissants murs. Et c'est sans doute cette prospérité, plus que l'enlèvement d'une épouse, qui a suscité cet assaut, il y a 33 siècles. Qui est l'agresseur ? Les suspects sont nombreux. Les Mycéniens d'abord, les fameux Ahhiyawa des Hittites. À leur dossier, on peut verser quelques pièces à conviction, comme les pointes de flèches de fabrication égéenne de Troie VII. Le problème, c'est qu'ils ont un « alibi » : ils n'étaient sans doute pas là au moment des faits, car leur civilisation s'écroulait alors sous les coups des « Peuples de la mer », de mystérieux envahisseurs. On imagine mal ces cités-États se lancer dans de lointaines et périlleuses expéditions en étant elles-mêmes menacées de mort. De facto, le suspect numéro 1 devient ces mystérieux « Peuples de la mer » qui, à cette époque, essaient dans tout le bassin méditerranéen oriental et sèment la destruction sur leur passage. Ce sont eux qui viennent à bout du puissant royaume hittite et de son voisin le Mitanni. Les Égyptiens eux-mêmes auront bien du mal à s'en débarrasser (voir G&H n° 35, p. 70). On peut ajouter un troisième suspect, moins probable : les Hittites, qui auraient pu être tentés de prendre le contrôle du très lucratif commerce des Dardanelles. Mais on ne voit pas alors en quoi une guerre entre Anatoliens aurait pu susciter l'intérêt de poètes grecs. Rien n'est toutefois à exclure et rien ne dit que, d'ici quelques années on ne fasse une nouvelle avancée imprévue. De nouvelles techniques, comme « l'archéologie moléculaire », sont actuellement testées sur place et pourraient apporter leur lot de découvertes. Le « cold case » de la guerre de Troie n'a donc rien d'un dossier clos et enterré ! ■

et protégée par de puissants murs. Et c'est sans doute cette prospérité, plus que l'enlèvement d'une épouse, qui a suscité cet assaut, il y a 33 siècles. Qui est l'agresseur ? Les suspects sont nombreux. Les Mycéniens d'abord, les fameux Ahhiyawa des Hittites. À leur dossier, on peut verser quelques pièces à conviction, comme les pointes de flèches de fabrication égéenne de Troie VII. Le problème, c'est qu'ils ont un « alibi » : ils n'étaient sans doute pas là au moment des faits, car leur civilisation s'écroulait alors sous les coups des « Peuples de la mer », de mystérieux envahisseurs. On imagine mal ces cités-États se lancer dans de lointaines et périlleuses expéditions en étant elles-mêmes menacées de mort. De facto, le suspect numéro 1 devient ces mystérieux « Peuples de la mer » qui, à cette époque, essaient dans tout le bassin méditerranéen oriental et sèment la destruction sur leur passage. Ce sont eux qui viennent à bout du puissant royaume hittite et de son voisin le Mitanni. Les Égyptiens eux-mêmes auront bien du mal à s'en débarrasser (voir G&H n° 35, p. 70). On peut ajouter un troisième suspect, moins probable : les Hittites, qui auraient pu être tentés de prendre le contrôle du très lucratif commerce des Dardanelles. Mais on ne voit pas alors en quoi une guerre entre Anatoliens aurait pu susciter l'intérêt de poètes grecs. Rien n'est toutefois à exclure et rien ne dit que, d'ici quelques années on ne fasse une nouvelle avancée imprévue. De nouvelles techniques, comme « l'archéologie moléculaire », sont actuellement testées sur place et pourraient apporter leur lot de découvertes. Le « cold case » de la guerre de Troie n'a donc rien d'un dossier clos et enterré ! ■

Wilios, Wilusa ou Wilusa : Seule certitude : les Grecs de l'époque archaïque utilisaient un « i » mouillé, noté F pour écrire *Ἰλιος*, autrement dit, Troie. Seul « Ilios » nous est resté, lorsque les Grecs ont cessé de prononcer ce « W ».

Le **Mitanni** (ou Mittani) est un royaume antique du 17^e au 15^e siècle AEC situé au nord de la Syrie et de l'Irak actuels et qui disparaît sous les attaques des Hittites et des Assyriens.

L'**archéologie moléculaire** ou archéogénétique consiste à étudier l'ADN préservée dans les restes biologiques retrouvés lors des fouilles. Elle permet par exemple de déterminer le sexe d'un individu ou de détecter certaines maladies.

POUR EN SAVOIR +

- À lire - *The Trojan War. A Very Short Introduction*, Eric H. Cline, Oxford University Press, 2013.
- *L'Or de Troie, ou le rêve de Schliemann*, Hervé Duchêne, Gallimard, 1995.
- *La Guerre de Troie a-t-elle eu lieu ? Enquête sur un mythe*, Stéphane Foucart, Vuibert Poche, 2014.
- *La Fabuleuse Découverte des ruines de Troie*, Heinrich Schliemann, Text, 2011.
- *In Search of the Trojan War*, Michael Wood, BBC Books, 2008.
- Sur le web - La réalité de Troie, par Danièle Thibault. <http://expositions.bnf.fr/homere/arret/08.htm>

→ L'Iliade : à la recherche des origines

Il existe de nombreux extraits de l'*Iliade*, datant des 11^e et 10^e siècles avant notre ère. Mais le plus ancien manuscrit complet dont nous disposons, l'*Iliade* « canonique », est le codex *Venetus A*, appelé aussi *codex Marcianus*. Il s'agit d'une copie byzantine du 9^e siècle, accompagnée dans ses marges de commentaires savants très utiles, les scholies. Au 15^e siècle, ce codex arrive à Venise dans les valises du moine Bessarion (1403-1472), pour le soustraire aux Turcs qui menacent Constantinople. Bonaparte, dans sa campagne d'Italie, l'emportera à Paris. Il sera restitué en 1816. Mais se pourrait-il qu'à l'origine même de l'*Iliade* grecque il y ait un poème hittite ? L'idée n'est peut-être pas si farfelue : le déchiffrement récent d'un étrange poème (ou d'un rituel) du 13^e siècle AEC, trouvé à Bogazkale, en Anatolie centrale, a intrigué les archéologues. On y lit, en langue louvite de l'ouest de l'Anatolie, la formule : « *alors qu'ils venaient de Wilusa la haute...* ». Or, la même formule est utilisée par Homère dans son *Iliade* : « *Ilios aipu* » (Ilios la haute, chant VI). ■

CHRONOLOGIE

v. 1350 / v. 1150 AEC, diverses dates avancées pour situer la guerre de Troie

VIII ^e - VI ^e SIÈCLE AEC	xviii ^e -xix ^e SIÈCLE	1870-1879	1988-2005	1998
Période de rédaction des poèmes du « Cycle troyen », dont l' <i>Iliade</i> et l' <i>Odyssee</i>	Premières hypothèses pour situer Troie	Campagnes de fouilles d'Heinrich Schliemann	Les fouilles de Manfred Korfmann confirment la superposition de 9 cités successives et révèlent l'existence d'une grande ville basse dans la plaine.	inscription du site d'Hissarlik au patrimoine mondial de l'Unesco
334 AEC Alexandre le Grand visite le site supposé d'Ilios	1863-1865 Premières excavations du site d'Hissarlik par Frank Calvert	FIN XIX ^e - XX ^e SIÈCLE Les fouilles continuent épisodiquement, notamment par Carl Blegen (1932-1938)	2005-2012 Les fouilles d'Ernst Pernicka confirment la destruction d'une supposée Troie homérique (Troie VIIa) vers -1225.	

